

QUOI DE NEUF M. ROU

monument sur de mon
été de figure par mes év
-vous vous-même un d
celles de l'être envers m
votre cruelle injustice
ni moi ne vivrons plus
vous ne n'êtes au moins
-gnage d'avoir été ger
vous pourriez être mal
si tant en que le mal q
qui n'en a jamais fait
peut-être porter le nom d

SSEAU?

MATHIAS THOMANN/BIBLIOTHÈQUE DE GENÈVE

Détail du manuscrit des «Confessions»
conservé à la Bibliothèque de Genève
(Ms fr. 227, f. 1)

caractère qui
ennemis. En fin
ces ennemis
candeur, et ne
jusqu'au temps
; afin que vous
une fois le no
revue, et bon
faisant et vi
qui s'adresse à un
t quelque ou voule
vengance.

Jean-Jacques Rousseau est né il y a trois cents ans à Genève. Que ce soit en matière de politique, d'éducation, de morale, de science ou d'art, ses idées restent cependant d'actualité

Révolté contre une société dans laquelle il ne s'est jamais reconnu, l'auteur du «Contrat social» a élaboré une théorie politique aussi géniale qu'ambiguë

Contrairement à une idée reçue, le philosophe des Lumières ne condamne pas les sciences, mais se méfie des risques qu'elles font peser sur la nature

Dossier réalisé par
Anton Vos et Vincent Monnet

DANS LE MAGASIN D'IDÉES D'UN PROMENEUR SOLITAIRE

Rousseau est né il y a trois siècles mais ses écrits sont toujours d'actualité, que ce soit en matière de politique, d'éducation, de morale, de sciences ou d'arts. Rencontre avec Martin Rueff, professeur au Département de langue et de littérature françaises modernes et responsable des commémorations organisées par l'UNIGE sous le titre «Penser avec Rousseau»

Rousseau est beaucoup cité, mais le connaît-on vraiment?

MARTIN RUEFF: Le poète Rainer Maria Rilke a écrit: «*La postérité est l'ensemble des contre-sens qui s'abattent sur une œuvre.*» Pour Rousseau, c'est très vrai. Il en est lui-même conscient. De son livre sur l'éducation, l'*Emile*, il écrit que «*ce livre tant lu si peu entendu et si mal apprécié n'est qu'un traité de la bonté originelle de l'homme.*» Les gens le lisent car son style séduit. Même Kant disait de ses écrits «*que c'est tellement beau que je m'étourdis.*» Le problème, c'est que sa puissance de formulation a comme résultat qu'on l'accroche souvent à des slogans alors que son œuvre est beaucoup plus importante que cela. Rousseau a commencé à publier tard. Jusqu'à 40 ans, il s'est «*fait un magasin d'idées.*» Il a accumulé des connaissances, des principes et des croyances qui lui ont permis, dès que sa plume s'est libérée, de se déplacer à une vitesse stupéfiante dans un très grand nombre de champs du savoir (politique, éducation, économie, musique, botanique, etc.). Et dans chacun d'eux, il a été décisif.

Peut-on cataloguer Rousseau, du point de vue politique?

Difficilement. Son œuvre est tellement ample, compliquée et retorse que l'on a pu se l'approprier dans bien des sens. Il existe des moments dans l'histoire européenne où des gouvernements se sont réclamés de Rousseau. Il s'agit notamment du temps de la Révolution française (lire aussi en page 26). Robespierre se qualifie lui-même de rousseauiste, ce qui a évidemment desservi le philosophe puisque dès 1793 est arrivée la Terreur. Dans un essai publié en 1963, Hannah Arendt développe d'ail-

leurs la thèse selon laquelle c'est la pensée de Rousseau qui a mené à cet épisode dramatique de l'histoire de France. Aux Etats-Unis, jusque dans les années 1960, le philosophe genevois est considéré comme un auteur proto-communiste et même un fauteur des pires idéologies totalitaires. Une opinion étayée également par l'historien israélien Jacob Talmon dans son livre «*Les Origines de la démocratie totalitaire.*» Cependant, plus tard, le même penseur a été revalorisé par les libéraux américains, notamment par le philosophe John Rawls qui considère Rousseau comme un modèle de pensée politique pour aujourd'hui. Et pour élargir encore l'éventail des interprétations possibles, le philosophe genevois a aussi été revendiqué par les anarchistes du XIX^e siècle et par les révolutionnaires de tous poils séduits, entre autres, par la première phrase du *Contrat social*: «*L'homme est né libre, et partout il est dans les fers.*» Céline Spector, maître de conférences en philosophie à l'Université de Bordeaux, a d'ailleurs dressé le tableau des théories politiques contemporaines faisant appel à la pensée de Rousseau*.

Avez-vous un exemple de la pensée de Rousseau qui puisse justifier l'idée qu'il est à l'origine du totalitarisme?

Dans le *Contrat social*, Rousseau dit, à propos du citoyen, qu'*«on le forcera d'être libre»*. On peut l'interpréter de deux façons. Certains voient dans le terme «forcer» la preuve que les écrits de Rousseau contiennent les germes du totalitarisme et du stalinisme. D'autres affirment au contraire qu'il ne faut pas assimiler le «on» à un gouvernement mais plutôt à la volonté générale à laquelle tout le monde doit se plier

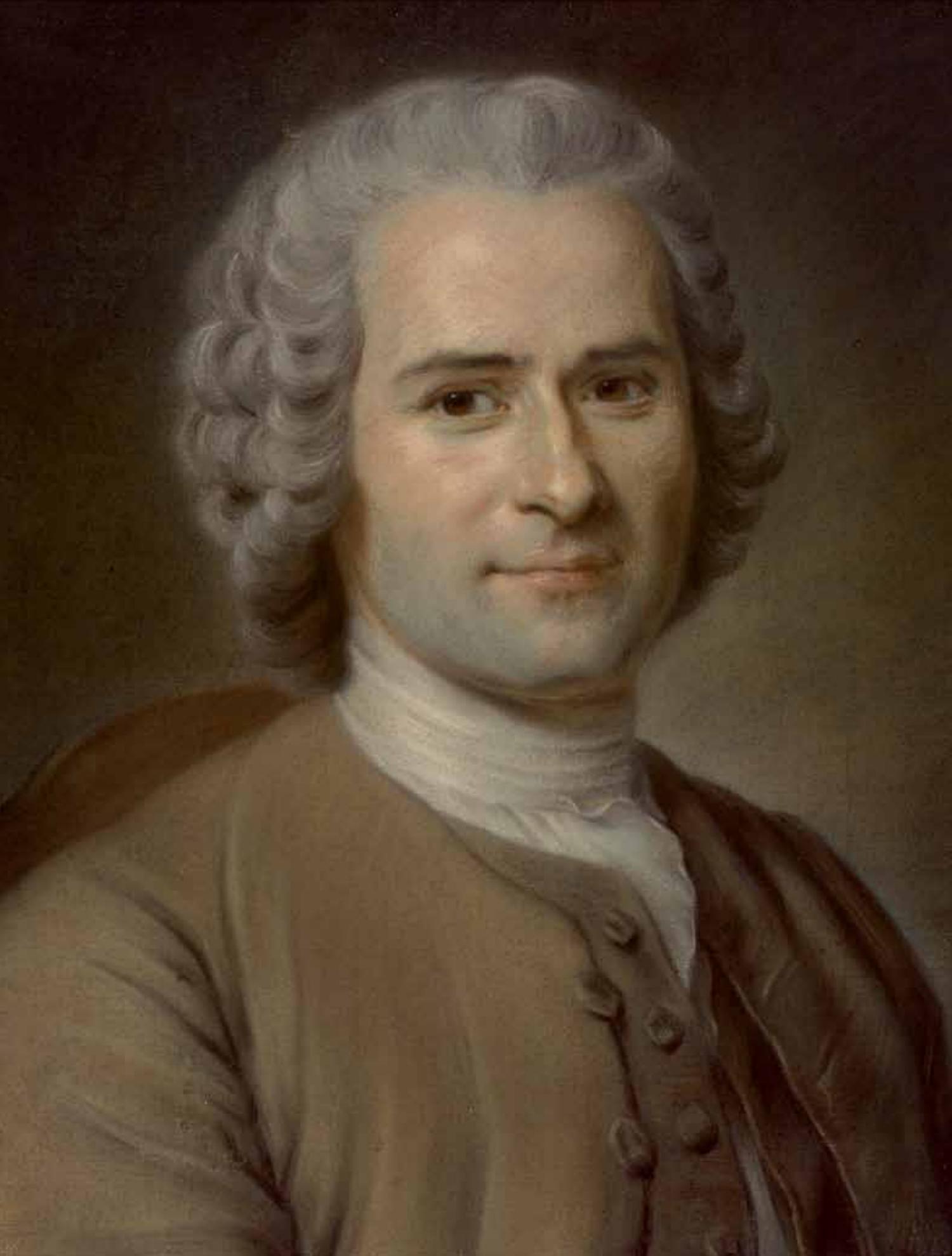
pour pouvoir jouir de la plus grande liberté politique possible. Si chacun se force, alors la loi politique a le même pouvoir de coercition que les lois physiques, ce dont personne ne se plaint.

Avez-vous un exemple?

Admettons qu'il soit question d'augmenter la circulation automobile à Genève. Rousseau estimerait dans ce cas que la bonne formule politique serait que tout le monde se mette face à l'intérêt général et décide de ce qui est le mieux pour le plus grand nombre (la préservation de l'environnement), quitte à rogner sur son propre intérêt (la liberté de mouvement). Cela dit, le philosophe des Lumières écrit aussi que pour être libre, il convient de mener une vie décente et vertueuse et que, sans argent, cela n'est pas possible. Selon lui, l'Etat ne doit donc pas se contenter de fixer un cadre formel mais doit aussi empêcher les inégalités de se développer en prélevant les impôts, en s'occupant de l'éducation, etc.

Rousseau parle beaucoup de liberté. Comment la définit-il?

Dans le *Contrat social*, Rousseau distingue trois types de liberté: physique, politique et morale. Pour lui, la plus importante est la dernière «*qui seule rend l'homme vraiment maître de lui.*» C'est ce qui fait d'ailleurs que Rousseau, avant d'être un penseur politique, est pour moi d'abord un anthropologue. Sa conception de la liberté n'est pas celle qui est traduite dans la fameuse formule «*la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres.*» Ça, dit-il, c'est l'indépendance, ce qui est l'inverse de la liberté. Si cette maxime était le modèle de la liberté, ►



«Portrait de Jean-Jacques Rousseau», par Maurice Quentin de La Tour, pastel sur papier gris marouflé sur toile monté sur un châssis fixe, 46,5 x 38 cm.

Genève, ce modèle tant détesté

Rousseau a quitté sa ville natale à 16 ans partagé entre un sentiment d'effroi et de libération. Depuis, les rapports entre les deux n'ont cessé d'être troubles

Quel genre de relation Genève entretient-elle avec Jean-Jacques Rousseau, l'un de ses citoyens les plus célèbres?

MARTIN RUEFF: Elle est très compliquée. Tout commence lorsque Rousseau quitte Genève. Comme il le raconte lui-même dans les *Confessions*, un soir, il rentre trop tard. On a fermé les portes de la ville. La réaction est à la fois d'effroi et de libération. Ces portes qui se ferment sont des portes qui s'ouvrent: «Autant le moment où l'effroi me suggéra le projet de fuir m'avait paru triste, autant celui où je l'exécutai me parut charmant.» Malgré cet épisode, la République de Genève a toujours représenté pour lui un horizon politique puisqu'elle lui a servi de modèle tout au long de son œuvre. Un modèle complexe à qui il donne des leçons comme le montrent à la fois la dédicace ambiguë du *Second discours* et les *Lettres écrites de la Montagne*. La publication de deux de ses livres décisifs en matière de philosophie, *Emile* (1762), et de politique, *Du Contrat social* (1762), accentue la brouille. Les deux ouvrages sont aussitôt interdits, lacérés et brûlés à Paris. Rousseau espère qu'il en ira autrement à Genève. Il se trompe et sa ville natale détruit également ses livres. En 1763, il abdique à perpétuité son droit de bourgeoisie à Genève.

Est-ce que la ville a tenté de récupérer l'aura du philosophe après sa mort?

Si les relations entre Genève et Rousseau ont été compliquées du vivant du penseur, elles n'ont cessé de l'être après sa mort. Re-



«Jean-Jacques Rousseau quitte Genève en 1728», par Jules Courvoisier, 1912.

vendiquer le philosophe en tant que fils du pays est certes une bonne opération pour Genève, car c'est une gloire, mais elle bute sur plusieurs obstacles: le passé conflictuel que la ville a entretenu avec le philosophe, le fait qu'ayant pris Genève comme modèle, il lui donne aussi la leçon en matière de politique et, surtout, la question de sa foi. Protestant de naissance, Rousseau abjure en effet sa religion dans un geste d'apostasie en quittant la ville et est baptisé catholique en 1728. Il retourne finalement en 1754 à sa foi originelle. Ce genre d'aller-retour

ne représente pas forcément un modèle à suivre dans la Cité de Calvin qui entretient un rapport très intense avec ces questions. Pour Genève, Rousseau, même mort, est attirant et repoussant à la fois.

Quelle place Rousseau occupe-t-il à l'Université de Genève?

Cette dernière entretient depuis de nombreuses décennies un rapport privilégié avec le philosophe. Il existe en effet à l'Université une tradition rousseauiste, incarnée surtout par l'Ecole de Genève, un courant de critiques littéraires qui va de

Marcel Raymond à Jean Starobinski et Alain Grosrichard. Ce sont eux qui ont d'ailleurs réalisé l'édition des œuvres complètes de Rousseau (à la Bibliothèque de la Pléiade) qui fait encore référence. Et s'il est un critique, au niveau mondial, qui a permis à des générations de lecteurs d'approcher l'œuvre de Rousseau, c'est bien Jean Starobinski. ■

alors Robinson Crusoe, seul sur son île, serait l'homme le plus libre de la Terre. En réalité, il s'ennuie et n'aime personne. Pour Rousseau, la liberté n'est jamais celle d'un seul et ne signifie pas non plus être hors des lois. Car, dans ce cas, si l'on considère que la loi de la gravitation entrave la liberté, alors soyons libres et jetons-nous par la fenêtre! Il faut au contraire définir un ensemble de règles, aussi claires et évidentes que l'est la gravitation, à l'intérieur desquelles nous pouvons tous vivre bien. Et ces lois, on peut les décider ensemble, ce qui est le but d'une société décente. C'est comme en amour, finalement. On dit aujourd'hui de quelqu'un qu'il est libre lorsqu'il est célibataire. On sait très bien que cette liberté, au fond, rend malheureux. Ce qu'on veut, c'est être «libres en amour et non pas libérés de l'amour». Autrement dit, libre de pouvoir décider, dans le cadre du couple et des règles qu'il a fixées, de ce que l'on veut faire (des enfants, les éduquer, créées...). Certains individus peuvent bien sûr décider que leur liberté passe par la solitude mais ce n'est pas ce que préconise Rousseau.

La pensée de Rousseau est-elle d'actualité?

Elle est non seulement d'actualité mais, en plus, je considère qu'on a besoin d'elle pour mieux penser notre politique et le rapport à soi.

Ses ouvrages ont pourtant été écrits il y a deux siècles et demi. Ne doivent-ils pas subir une petite mise à jour?

A la fin de la préface de *l'Emile*, Rousseau règle cette question. Pour lui, il y a la théorie et il y a la pratique: «*En toute espèce de projet, il y a deux choses à considérer: premièrement, la bonté absolue du projet; en second lieu, la facilité de l'exécution.*» La bonté absolue d'un projet implique les conditions de possibilité de son application – Rousseau refuserait qu'on dise de ses projets qu'ils sont bons en théorie et mauvais en pratique. S'ils sont mauvais en pratique, c'est qu'ils n'étaient pas bons en théorie. Quant à la facilité de l'exécution, elle dépend des circonstances qui peuvent varier à l'infini. En matière de politique, par exemple, les fondements théoriques émis dans le *Contrat social* sont parfaitement pertinents en ce qui concerne le

«Que faut-il penser de cette éducation barbare qui sacrifie le présent à un avenir incertain?»

monde actuel. Mais l'auteur précise bien que leur réalisation est une opération très délicate. Il met ainsi en garde le lecteur de ne pas appliquer son modèle contractuel sans autres. L'un des risques étant que cela crée une situation pénible dans laquelle les vertueux choisissent un système qu'ils jugent bon pour tous mais duquel profitent les corrompus. Ce qui est plus ou moins le cas dans notre société actuelle: nos lois sont parfaitement partageables par tous mais leur application ne profite qu'à un petit nombre aux dépens de la majorité.

Rousseau est-il tout aussi prudent en matière d'éducation?

Oui. *L'Emile*, dans lequel l'auteur essaye de faire grandir moralement un petit garçon, est un modèle théorique de l'éducation. Le livre a eu du succès et beaucoup de mamans ont écrit à l'auteur pour lui demander comment appliquer ses préceptes. A chaque fois, il met en garde qu'il serait hasardeux de l'appliquer tel quel, ne connaissant ni son interlocutrice, ni sa famille. Rousseau n'est pas un apprenti sorcier. Encore moins un gourou.

Sa vision de l'éducation est-elle très ancrée dans son époque?

Je pense au contraire qu'elle est très moderne. L'une de ses thèses qui me touche le plus est celle qui affirme qu'il faut faire en sorte qu'à chaque âge, l'enfant soit le plus libre possible. Il ne faut pas sacrifier un âge pour un autre, ce qui était largement le cas de l'éducation du XVIII^e siècle. A cette époque, on éduquait les petits comme si c'était des animaux jusqu'à 5 ans. Ensuite on les brimait pour qu'à 13 ans ils puissent aller à l'école ou apprendre un métier. Rousseau est opposé à cette pratique car

au XVIII^e siècle, la mortalité infantile est très importante. Ainsi, sacrifier la période des jeux pour les préparer à la vie adulte est une atrocité dans la mesure où l'on ignore si l'enfant vivra jusque-là. S'il meurt à 5 ans, il aura vécu cinq ans bien tristes: «*Que faut-il donc penser de cette éducation barbare qui sacrifie le présent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute espèce, et commence par le rendre misérable, pour lui préparer au loin je ne sais quel prétendu bonheur dont il est à croire qu'il ne jouira jamais?*»

Que pense-t-il de l'éducation des filles?

Dans le livre V d'*Emile*, il développe une éducation pour la femme qui doit être différente de celle réservée à l'homme. Résultat: toute une partie du féminisme du XX^e siècle dépeint Rousseau comme un philosophe misogyne qu'il faut tenir à l'écart des systèmes d'éducation. Aujourd'hui, au contraire, certaines féministes américaines retournent vers le penseur et y trouvent une défense de la femme beaucoup plus habile qu'on ne le pensait.

Qu'est-ce que Rousseau peut apporter à l'éducation aujourd'hui?

Pour lui, le but de l'éducation est de préserver autant que faire se peut l'«amour de soi», un principe à la fois simple et obscur qu'il développe dans sa «Théorie de l'Homme». Ecouter l'amour de soi revient à suivre sa propre ligne, sa pente vitale. Le coup de génie de Rousseau, c'est d'affirmer que l'homme en société voit son amour de soi petit à petit perverti pour devenir de l'amour-propre, qui désigne le fait qu'entre soi et soi se glissent les autres. Dans les *Dialogues*, Rousseau prend cet exemple: je ne tombe pas amoureux d'une femme parce que je suis attiré par elle – ce qui serait une manifestation de l'amour de soi – mais parce que tout le monde la trouve belle ou parce que mon meilleur copain est amoureux d'elle. On voit tout de suite que les sociétés nombreuses comme celle dans laquelle nous vivons sont particulièrement sujettes aux écarts et aux violences de l'amour-propre. L'anorexie, pour ne prendre que ce cas (pour autant que les causes de cette affection soient purement psychologiques), peut être analysée avec cette ►



«Emile vainqueur à la course», gravure de Schall.

grille de lecture. L'amour de soi pousse la jeune fille à manger pour vivre, l'amour-propre pervertit le rapport qu'elle entretient avec elle-même en passant par le modèle des filles des affiches publicitaires qu'elle veut imiter. La puissance de l'amour-propre est tel qu'il peut nuire jusque dans sa propre chair.

Les enfants d'aujourd'hui sont-ils particulièrement vulnérables à l'amour-propre?

Oui. Un des travers de notre époque, c'est que les petits enfants sont toujours envieux, ce qui est une manifestation de l'amour-propre. On connaît la chanson: ils ont toujours plus et ils ne sont jamais contents. Mais on fait comme si ces deux membres de phrase n'étaient pas reliés. En réalité, c'est parce qu'ils ont toujours plus qu'ils manquent de l'essentiel. Du coup, ils envient les adultes, les copains de l'école, les gens qu'ils voient à la télévision, etc. Ils ont intériorisé si puissamment les désirs des autres qu'ils ne savent plus ce qu'ils peuvent désirer eux-mêmes. Si Rousseau était vivant, il serait atterré. Que les petits enfants aient

déjà autant cédé à l'amour-propre ne peut que signifier que notre société est condamnée. Son idéal, au contraire, serait de faire en sorte que les enfants développent un amour de soi aussi «pur» que possible, assez pur du moins pour qu'ils soient le moins sujet possible aux déviations de l'amour-propre lorsqu'ils entrent en contact avec le monde des adultes.

Peut-on lire Rousseau comme une critique de la société de consommation?

D'un point de vue méthodologique, il faut se garder de demander à un penseur du passé de répondre à des questions qu'il ne pouvait pas se poser pour des raisons évidentes (Rousseau ne pouvait pas condamner le nucléaire, par exemple). Mais cette saine précaution doit être elle-même soumise à l'interrogation. D'une part parce que les visions d'un philosophe ont la capacité de dépasser les conditions concrètes historiques de leur profération, sinon on se demande bien pourquoi continuer à le lire. Elles ont encore à nous dire sur les principes qui conduisent à tel ou tel

échec. D'autre part, Rousseau est le contemporain de la naissance du libéralisme politique et économique. Il est donc le spectateur de la société de l'intérêt. Sa critique n'est donc pas abstraite, mais concrète. Ainsi, pour lui, la société de consommation, dans ses excès, c'est la concrétisation du triomphe de l'amour-propre. On peut y ajouter la dimension perverse qui fait que l'on habitue les enfants non plus à avoir des relations avec les autres mais avec les choses. Et à force de fréquenter les choses, on en devient une. Résultat: notre société devient une société de choses. Etant un penseur radical, Rousseau ne transigerait sans doute pas avec la société actuelle. Ses écrits, en tout cas, permettent d'analyser et de dénoncer les déviations contemporaines. Et ce d'autant plus que ce sont les théoriciens du libéralisme économique du XVIII^e siècle, qui deviendra le capitalisme, qui ont propagé l'idée que notre seul intérêt était matériel et immédiat. Rousseau a combattu cette vision de l'homme. En grand analyste, il a vite compris la force du capitalisme naissant et ses travers possibles. Le philosophe genevois ne pensait pas que ce modèle économique était susceptible de servir l'intérêt général à long terme.

Rousseau compte beaucoup sur l'intérêt général. Or, dans les faits, c'est l'intérêt particulier qui domine bien souvent, aujourd'hui comme hier. Il ne pouvait pas l'ignorer.

En effet. Mais Rousseau estime que l'homme peut malgré tout être altruiste. Pour s'en approcher, une bonne éducation devrait sinon améliorer l'humanité, du moins amener les enfants à comprendre que leur véritable intérêt réside dans l'amour de soi et non dans l'amour-propre. ■

** «Au prisme de Rousseau. Usages contemporains du rousseauisme politique», par Céline Spector, Oxford, Voltaire Foundation, 2011*

«A force de fréquenter les choses, on en devient une. Résultat: notre société devient une société de choses»

Trois lectures pour un tricentenaire

Martin Rueff publie trois livres consacrés à Rousseau en 2012: l'un sur le caractère anthropologique de sa méthode, l'autre sur l'importance de la grammaire dans son œuvre, le troisième sur les enjeux philosophiques de «La nouvelle Héloïse»

LE «SYSTÈME ROUSSEAU»

Avec *L'Anthropologie du point de vue narratif, les modèles de Jean-Jacques Rousseau*, Martin Rueff, professeur au Département de langue et littérature françaises modernes (Faculté des lettres), livre une vision d'ensemble du «système Rousseau», en envisageant sa pensée non seulement par les thèmes qu'elle aborde ou développe, mais par la méthode qui la sous-tend. Selon Martin Rueff en effet, Rousseau pose les jalons fondateurs de l'anthropologie comparée. Un homme, une politique, une société: tout phénomène humain se doit d'être raconté. Ce à quoi s'emploie Rousseau dans les *Discours*, les *Confessions*, les *Rêveries* et, évidemment, dans l'*Emile*, ce livre «si mal entendu et si mal apprécié», selon Rousseau lui-même, qu'il faut appréhender comme une théorie de l'homme. Pour entrer en humanité, la narrativité s'avère une nécessité, la chronologie une logique. Le *Contrat social*, l'*Emile* parlent-ils de choses qui existent ou de choses qui devraient exister? Ne donnent-ils forme qu'à des mythes, des chimères? Pour Martin Rueff, en recourant à la narration littéraire, Rousseau invente des modèles: la cité pour comprendre la société, la nature pour capter l'évolution historique. Lorsque, dans un texte prononcé à Genève en 1962, Claude Lévi-Strauss, affirmant sa dette envers Rousseau, dit que ce dernier inau-

gure les sciences de l'homme, il songe à ce passage du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, ou *Second discours*, qui affirme que le problème des philosophes est qu'ils prennent toujours les hommes qu'ils ont sous la main pour uniques référentiels, alors que les voyages bouleversent les points de vue et renversent les évidences.

«*L'Anthropologie du point de vue narratif, les modèles de Jean-Jacques Rousseau*», par Martin Rueff, Champion, 2012

UNE GRAMMAIRE RÉVÉLATRICE

Les questions fondamentales que soulève la pensée de Rousseau reposent sur des points de grammaire. C'est la thèse que défend Martin Rueff dans cette *Grammaire de Rousseau*. Les pronoms, par exemple, constituent chez le penseur une obsession théorique. Quand Rousseau aborde, dans le *Second discours*, la naissance de la propriété privée, «*Le premier qui [...] s'avisait de dire: Ceci est à moi...*», la confrontation commence entre les pronoms, en l'occurrence «moi» et «mien». Chacun devrait s'approprier le mot chacun, dit-il dans *Le Contrat social*. Ce souci du pronom ne relève pas d'une acrobatie intellectuelle, mais renvoie aux enjeux de l'existence, selon Martin Rueff. «*Dans un couple, que signifie dire nous?* demande le professeur. *De même au sein d'une famille ou quand on dit: «Nous les Suisses, nous les Genevois?» Les partis d'extrême-*

droite véhiculent une idée très naïve de ce qui ferait le nous, soit «moi et toi, moins eux»; alors que nous, on le sait, est composé de «moi et toi, plus eux». *L'exclusion commence par un phénomène pronominal. Le patriotisme, c'est toi et moi à qui s'ajoutent tous ceux qui veulent bien se reconnaître dans un système politique, fussent-ils ou non originaires du sol qui lui a donné naissance.*» Pour Rousseau, il est très bon d'être patriote, très mauvais d'être nationaliste. Car, dans le second cas, on fait semblant de penser à un nous pur. Or, le nous est par définition le pronom du mélange. Martin Rueff examine aussi les doubles négations, des structures fréquentes chez Rousseau, qui, au lieu de dire: «*Je suis content*» dira: «*je ne suis pas mécontent*» – ce qui ne signifie pas «*je suis heureux*». Ces nuances traduisent des aspects moraux dans l'expression. Leur mise en exergue révèle d'autres dimensions de l'œuvre, de ses possibles lectures.

«*Grammaire de Rousseau*», par Martin Rueff, Presses universitaires de France, 2012

DU POUSSIN CHEZ ROUSSEAU

Le Pas et l'abîme porte sur *Julie ou La nouvelle Héloïse*, roman à l'aura sulfureuse, qui a conduit à de nombreux suicides au temps de sa parution. Le point de départ de ce livre est le commentaire que Rousseau donne d'une œuvre de Nicolas Poussin, *L'Hiver des quatre saisons*. Dans cette série de tableaux, le peintre fait cor-

respondre aux saisons des épisodes bibliques; l'hiver y répond au Déluge. A l'horizon, une mer très grise, des orages en fond de tableau, des éclairs. Et, flottant à la dérive, à l'arrière-plan, un navire: l'Arche de Noé. Au premier plan figure une embarca-

Pour Rousseau,
il est très bon
d'être patriote,
très mauvais
d'être nationaliste

tion d'infortune, avec à son bord une mère qui tend un enfant à un homme se tenant sur un escarpement. Cette scène a souvent été comprise comme la figuration de la mort de Julie dans *La Nouvelle Héloïse*. Julie qui meurt en sauvant son petit garçon de la noyade. Ce que Martin Rueff cherche à comprendre, c'est, outre la filiation de Rousseau à Poussin, ce qui pousse Rousseau à faire mourir Julie. Ce questionnement ramène à une enquête sur le sens de la destinée chez Rousseau, sur la possibilité d'échapper à son destin personnel, donc sur la liberté. ■

«*Le Pas et l'abîme*», Martin Rueff, Herrmann, 2012

Sylvie Déléze

LA POLITIQUE DU SINGULIER

Prix Balzan 2011 pour ses travaux sur les Lumières et professeur d'histoire à la Faculté des lettres entre 1974 et 1989, Bronislaw Baczko revient sur les grandes orientations de la pensée politique de l'auteur du «*Contrat social*»

C'est en 1945, sur une charrette à Varsovie, que Bronislaw Baczko a rencontré Rousseau. Au sortir de la guerre, le jeune soldat qu'il est alors déniché, au milieu des livres pillés aux Allemands, une collection de petits ouvrages en cuir regroupant la plupart des œuvres du «citoyen de Genève». «*Je n'avais alors ni maison ni argent mais je me suis dit que je ne pouvais pas les laisser là, explique-t-il aujourd'hui. Alors je les ai achetés pour quelques sous. Je n'y ai pas vraiment prêté attention pendant quelques temps, puis j'ai commencé à m'intéresser à ce qu'il y avait dedans.*» Depuis, les deux hommes se sont beaucoup fréquentés. Professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres entre 1974 et 1989, Bronislaw Baczko y a en effet créé, en compagnie de Jean Starobinski, le Groupe d'études du XVIII^e siècle. Spécialiste de l'histoire des mentalités et des idées à l'époque des Lumières, auteur de nombreuses recherches et publications dans ce domaine et membre du comité de la Société Jean-Jacques Rousseau, il vient par ailleurs de se voir décerner le Prix Balzan 2011 pour «*sa contribution à la réflexion philosophique consacrée à la pensée de Rousseau et à l'étude des conséquences politiques et sociales du mouvement des Lumières sur les événements de la Révolution française*». Rencontre avec ce fringant lauréat de 87 ans, autour d'un penseur «*en révolte contre une société dans laquelle il ne s'est jamais reconnu*».

«*Si Rousseau est adulé par une large part de ses contemporains, ce n'est pas tellement pour sa pensée politique, avertit d'emblée le professeur. Mais parce qu'il est l'auteur de l'«Emile» et surtout de «La Nouvelle Héloïse», qui est «le» best-seller du XVIII^e siècle. En Pologne, lorsque je travaillais sur Rousseau, j'avais accès à deux ou trois grandes bibliothèques princières contenant ses œuvres*

complètes. Dans chacune, il manquait toujours les mêmes volumes: ceux de «La Nouvelle Héloïse», tout comme ce livre manquait dans la collection que j'avais achetée à Varsovie à la fin de la guerre. Ceci étant dit, il est vrai que le politique, au sens large du terme, traverse toute la vie de Rousseau. Et c'est loin d'être anodin à une époque où ce domaine reste d'abord et surtout l'affaire de ceux qui gouvernent.»

LE MAL: UNE AVENTURE HUMAINE

L'œuvre politique de Rousseau peut être partagée en deux types d'ouvrages. En premier lieu, des textes qui sont des réflexions générales sur la politique comme le «*Discours sur les origines de l'inégalité*» ou le «*Contrat social*». En second lieu, des écrits dans lesquels le philosophe assume le rôle de conseiller auprès de législateurs souverains, à savoir les «*Considérations sur le gouvernement de Pologne*» (1762) et le «*Projet de Constitution pour la Corse*» (1770), ainsi que les «*Lettres écrites de la montagne*» (1764), qui font suite à la polémique créée par l'interdiction du «*Contrat social*» à Genève.

En résumer le contenu est un exercice délicat – «*cela ne se laisse pas faire*», prévient Bronislaw Baczko –, tant il est vrai que la capacité de Rousseau à traduire ses idées en formules percutantes dissimule souvent une démarche plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord. Il est néanmoins possible d'en esquisser les grandes orientations.

«*L'homme est né libre et partout il est dans les fers*», constate Rousseau dans le *Contrat social*. Et selon lui, ce n'est ni la faute de Dieu ni celle du Diable, mais celle de l'homme lui-même. «*L'origine du mal est pour lui une aventure humaine*, explique Bronislaw Baczko. A la base de sa réflexion se trouve en effet l'idée qu'il existe une





AFP/THE ART ARCHIVE/MUSÉE CARNAVALET PARIS/GIANNI DAGLI ORTI

Jean-Jacques Rousseau en Suisse, persécuté et sans domicile, gravure par Charon.

opposition fondamentale entre «l'homme naturel et l'homme de l'homme». Le premier étant libre et indépendant, tandis que le second est prisonnier d'un monde d'apparence et d'oppression. Ce qu'il dénonce, c'est donc avant tout une crise morale qui a conduit l'homme à se donner les chaînes pour s'entraver et dont il cherche à comprendre les mécanismes.»

LE VER DANS LA POMME

A l'état de nature, estime Rousseau, l'homme n'est pas un «bon sauvage», comme le défendent plusieurs philosophes à l'époque, mais un individu borné cherchant uniquement à répondre à ses besoins physiques. Peu nombreux, les individus vivent dans l'isolement et n'ont ni famille, ni biens, ni interdits. Rousseau n'est pas plus d'accord avec le philosophe anglais Thomas Hobbes, qui estime que l'état de nature c'est la guerre de tous contre tous.

Loin d'être un besoin inné, la socialisation marque une rupture fondamentale en introduisant le ver dans la pomme. Car ce processus transforme l'homme en faisant naître en lui de nouveaux besoins et en le privant peu à peu de sa liberté. En société, explique Rousseau, l'homme gagne certes en conscience morale, mais succombe dans le même temps aux vices. De la même manière, il produit de plus en plus de richesses, ce qui en fin de compte ne fait qu'accentuer les inégalités.

«Ce raisonnement l'amène à une double conclusion, complète Bronislaw Baczko. La première est que l'homme n'est pas un animal sociable par définition et donc que ce n'est pas l'état de nature qui explique les comportements de l'homme social (ce qui, soit dit en passant, est une vieille idée biblique renvoyant notamment au mythe d'Adam et ►

«C'est la Révolution qui nous a appris à lire le **Contrat social**»

Si l'influence de Rousseau sur la Révolution française est bien réelle, elle ne s'est affirmée qu'après la radicalisation du mouvement, explique Bronislaw Baczko

Dans quelle mesure les idées de Rousseau ont-elles influencé, voire provoqué la Révolution française? Débattue depuis près de deux siècles, cette question mérite une réponse nuancée, selon Bronislaw Baczko, professeur honoraire à la Faculté des lettres et lauréat du Prix Balzan 2011 pour ses études sur le siècle des Lumières.

«Les textes de Rousseau ne sont pas des appels à l'action, explique le professeur. Ils offrent une grille d'analyse permettant d'évaluer la légitimité des institutions politiques existant à son époque, mais ne proposent aucune recette pour en changer.»

UN DÉFI À L'HISTOIRE

Rousseau, qui vit dans un monde où les systèmes républicains sont très peu nombreux (les cantons suisses, les Pays-Bas et dans une moindre mesure la Pologne), ne conteste d'ailleurs pas directement l'autorité des monarchies. Il est en effet convaincu que son modèle ne peut s'appliquer qu'à des entités relativement petites. «Selon Rousseau, l'instauration d'une République dans un grand Etat comme la France, par exemple, implique inmanquablement la création d'une caste de représentants qui finiront par priver le peuple de sa souveraineté, complète Bronislaw Baczko. Dans son esprit, l'instauration de la démocratie dans une époque marquée par l'inégalité, le despotisme et la dégradation des mœurs constitue un défi à l'histoire. Une réussite exceptionnelle dont les rares exemples sont

Sparte et la Rome républicaine pour les temps anciens, et Genève, à l'égard de laquelle il est pourtant très critique, pour les temps présents. Soit des entités dans lesquelles l'ensemble des citoyens, c'est-à-dire le souverain, peuvent être réunis à l'intérieur d'une cathédrale ou sur une place publique. Ses lecteurs ne seront cependant pas aussi orthodoxes. Nombre d'entre eux s'efforceront en effet de trouver des accommodements pour dépasser cette limite.»

Aux premières heures de la Révolution, s'il est un auteur dont les œuvres servent de viatique aux membres des Etats généraux, c'est donc plutôt de Montesquieu que de Rousseau qu'il s'agit. Ce qui intéresse alors les révolutionnaires, c'est de savoir comment s'y prendre pour réformer la France. Or, Rousseau ne dit rien sur le sujet. Les choses changent cependant progressivement avec la radicalisation du mouvement.

DES INSPIRATIONS PLUTÔT QUE DES RÉPONSES

«Plus la révolution va devenir républicaine et égalitariste, surtout dans le sens antinobiliaire, plus les députés vont se reconnaître dans la pensée de



Allégorie de la Révolution avec Jean-Jacques Rousseau (à droite) en compagnie de Socrate, Jésus, Jeanne d'Arc, etc.

Rousseau, où ils puiseront non pas des réponses, mais des inspirations, explique Bronislaw Baczko. Dès lors, ce qui est intéressant ce n'est pas tellement de chercher abstraitement quelle idée de Rousseau se retrouve dans la Révolution française, mais de s'interroger sur la façon dont ceux qui ont fait la Révolution française ont lu Rousseau. Et à cet égard, certaines anecdotes sont très significatives.»

La scène se passe à l'automne 1794. Quelques semaines à peine après l'exécution de Robespierre,

la dépouille de Rousseau, désormais élevé au rang de figure tutélaire de la nation française, est transférée au Panthéon. Précédé par un immense cortège funèbre entre Ermenonville et Paris, ainsi que d'une veillée nocturne suivie par une foule immense dans la capitale, l'événement donne lieu à deux jours de discours et de célébrations destinés à vanter les mérites du grand homme. «Au milieu de ce flot de paroles, explique Bronislaw Baczko, un membre de la Convention prononce cette phrase: «C'est la Révolution française qui nous a appris à lire le «Contrat social». Autrement dit, les choses se sont passées de façon inverse à ce que l'on pense généralement. Dans l'esprit de la plupart des gens, le schéma est en effet le suivant: les révolutionnaires ont lu Rousseau et ils s'en sont inspirés pour passer à l'action. Or, ce n'est qu'une fois la Révolution en marche, que ses promoteurs ont découvert toute la fécondité d'une théorie basée sur l'idée d'un Etat souverainement régi par un peuple.»

Eve). La seconde est que toute institution politique est née avec la socialisation des hommes qui, jusque-là, étaient libres, égaux et indépendants par nature. Le pouvoir politique n'étant ni naturel ni providentiel, il ne peut par conséquent être légitime qu'en vertu d'une convention par laquelle les contractants consentent librement à former un corps politique. En d'autres termes, la légitimité ne provient pas de Dieu, mais du peuple souverain. Et ça, c'est une idée très neuve.»

Comme il l'expose dans le «*Contrat social*», Rousseau considère que l'ensemble des citoyens doit être appelé à participer directement aux décisions politiques. Seul souverain légitime, le peuple exerce sa volonté en adoptant – si possible à l'unanimité – des lois peu nombreuses et d'ordre général. L'exécutif, dont Rousseau se méfie considérablement, est réduit à la portion congrue et toute division de la société en ordres est proscrite.

PAS DE DÉMOCRATIE SANS ÉDUCATION

Cette émancipation a cependant un coût. Pour qu'un tel système fonctionne, il faut en effet que chaque citoyen soit capable de faire taire ses intérêts particuliers au profit du bien commun. Être citoyen implique ainsi non seulement des droits mais également des devoirs, à commencer par celui d'une très haute exigence morale.

Pour Rousseau, la finalité de la politique n'est donc pas tant de gouverner les hommes, que de les rendre meilleurs. Comme il l'explique dans les textes qu'il consacre à la Pologne et à la Corse, dans lesquels il s'efforce d'adapter les principes de sa théorie politique aux réalités spécifiques de ces deux pays, la cité démocratique ne peut exister sans éducation. C'est le seul moyen de la préserver des dangers qui la guettent, à l'intérieur de ses murs comme à l'extérieur.

«*A bien des égards, le modèle proposé par Rousseau peut être perçu comme un modèle moderne qui annonce la démocratie et la création d'un nouvel espace politique*, commente Bronislaw Baczko. *Mais il ne faut pas perdre de vue que son idéal dé-*

«L'homme qui s'exprime derrière ces termes n'est ni un prince ni un savant, mais un individu qui n'a pas d'autre légitimité que celle que lui confère son appartenance à une république»

mocratique est un petit peuple aux mœurs pures et simples, pratiquant la démocratie directe et n'ayant à prendre que des décisions sur des problèmes essentiels pour lesquels le choix entre le bien et le mal s'imposerait avec une quasi-évidence, ce qui est une vision traditionaliste et archaïque. Le modèle rousseauiste promet donc une démocratie qui n'aurait pas à assumer les divisions et les conflits, politiques et sociaux, qui lui sont pourtant propres.»

A cette ambiguïté s'ajoute une autre singularité: la position que choisit Rousseau pour s'adresser à son audience. En 1750, alors qu'il gagne sa vie en collaborant à «*L'Encyclopédie*» et en copiant des œuvres musicales, Rousseau fait une entrée tonitruante sur la scène publique avec un texte intitulé «*Discours sur la science et les arts*», qui fait aussitôt scandale.

Avec le sens du contre-pied dont il a le secret, Rousseau y explique que le développement des arts et des sciences au cours de l'histoire n'a pas rendu les hommes meilleurs. Ces activités ont, au contraire, éloignés l'homme de sa nature. Il conclut par une formule lapi-

daire: «*La foule rampe dans la misère; tous sont esclaves du vice.*»

Même si ces idées ne sont pas très neuves, portées par la plume de Rousseau elles font grand bruit. A l'époque, ce réquisitoire moral contre l'essor des sciences et des arts, voire du progrès et de la civilisation est ressenti comme un paradoxe.

UN CITOYEN SUR LES MARGES

Et ce n'est pas le seul élément qui choque les lecteurs. Ce pamphlet attire en effet également l'attention par la manière dont il est signé. A son nom, Rousseau ajoute en effet la mention «*citoyen de Genève*». «*Le choix de ce terme, qui n'est pas très utilisé à l'époque, est très astucieux*, souligne Bronislaw Baczko. *Il permet d'emblée à Rousseau de marquer le lieu d'où il parle. L'homme qui s'exprime derrière ces termes n'est en effet ni un prince ni un savant s'adressant au lecteur du haut de ses titres, mais un individu qui n'a pas d'autre légitimité que celle que lui confère son appartenance à une république.*»

Brouillé avec les philosophes, censuré en France et brûlé à Genève, Rousseau n'est en effet l'homme d'aucune chapelle. Dès son départ de Genève, à 16 ans, il se trouve sur les marges de la société et n'en sortira plus guère. «*Durant sa jeunesse, confirme Bronislaw Baczko, Rousseau vit un peu à la manière d'un vagabond. Il se déplace à pied de Genève à Chambéry, puis de Chambéry à Turin. Il n'a ni biens ni argent et survit d'expédients. Par la suite, il ne cessera de chercher à se mettre dans une position sociale lui permettant de préserver son indépendance. Ainsi, il refusera par exemple une pension du roi de France. Au final, à l'exception de rares périodes, Rousseau n'a eu d'autre expérience sociale que celle de la marginalité. C'est quelqu'un qui a profondément conscience de ce que signifie l'inégalité pour l'avoir vécue, pour ainsi dire, «de l'intérieur». C'est de cette révolte contre une société dans laquelle il ne s'est jamais reconnu que rend compte son œuvre. Et c'est aussi sans doute pour cela que la postérité a si souvent associé son nom à la montée de l'individualisme moderne.*» ■

LA RELIGION, CIMENT INDISPEN

Rejetant à la fois l'athéisme et les religions établies, Rousseau défend une forme de christianisme dépouillé de toute théologie dont la fonction première serait de renforcer le sentiment d'appartenance des citoyens à la collectivité

Penser le monde au XVIII^e siècle, c'est forcément s'interroger sur la place qu'y tient Dieu. Rejetant à la fois l'athéisme des philosophes et les Eglises constituées, Rousseau laisse poindre dans différents passages de son œuvre une conception très particulière de la religion. Une forme de christianisme dépouillé de toute théologie, dont la première finalité serait de renforcer et de maintenir l'unité du corps politique de la nation. Ghislain Waterlot, professeur associé au sein de la Faculté de théologie et directeur de l'Institut romand de systématique et d'éthique, a déjà consacré deux ouvrages à ce sujet (*Rousseau, religion et politique*, Presses universitaires de France, 2004, et *La Théologie politique de Rousseau*, Presses universitaires de Rennes, 2010) et en prépare un troisième pour l'année 2012 (*La Pensée religieuse de Rousseau*, Labor et Fidès). Entretien.

Né protestant, converti au catholicisme après son départ de Genève, avant de revenir à la religion réformée au moment où il publie le «Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité», Rousseau sera toute sa vie très critique vis-à-vis des religions constituées. Que leur reproche-t-il en particulier?

GHISLAIN WATERLOT: En premier lieu, et c'est une idée très commune à l'époque, Rousseau considère que les institutions ecclésiastiques favorisent les superstitions et contribuent au maintien d'un ordre politique inégalitaire. En second lieu, il estime que toutes les confessions chrétiennes ont trahi leur mission en réintroduisant un principe d'autorité entre Dieu et le fidèle.

C'est-à-dire

Aux yeux de Rousseau, le côté néfaste et dangereux des religions établies vient en

bonne partie de la complication de leur dogmatisme et surtout du fanatisme qui y est associé. Rousseau respecte en effet beaucoup le mystère de Dieu. Si la raison peut tenter de prouver l'existence de Dieu, en revanche la nature de Dieu ne peut selon lui être pensée. La seule manière de l'approcher, c'est en l'éprouvant dans sa conscience intime. C'est une question de sensibilité, d'émotion. Les re-

ligions prétendent donc savoir quelque chose qu'elles ne peuvent précisément pas savoir. Il faut dès lors simplifier les cultes, renoncer aux commentaires et aux explications pour aboutir à une sorte de monothéisme moral reposant sur un engagement religieux minimaliste. C'est ce qu'il appelle la «religion naturelle» qui, moyennant quelques modifications, sera pour l'Etat une «religion civile».

Une religion dont aucun Etat ne saurait d'ailleurs se passer...

Pour lui, la religion est en effet une «force agissante» indispensable à la politique. C'est un moyen de souder la nation, de renforcer le sentiment d'appartenance à la collectivité. Seules la croyance en Dieu et l'espérance d'une vie meilleure dans l'au-delà peuvent, en effet, motiver une conduite morale, c'est-à-dire une volonté effective de subordonner continuellement ses intérêts particuliers à l'intérêt général, et donc éventuellement de consentir au sacrifice suprême que la nation peut parfois exiger de ses citoyens.

Ce qui lui fait préférer le fanatisme à l'athéisme...

Rousseau estime que le fanatisme, qui est une «passion grande et forte», donne un ressort prodigieux au cœur humain et lui fait mépriser la mort, ce qui peut, mais uniquement à certaines occasions et en cas de danger imminent, rendre de grands services à la nation. Il a en revanche beaucoup de mépris pour l'athéisme, qu'il considère comme une mode passagère réservée à une petite minorité de privilégiés.

Pourquoi?

L'athéisme concentre les individus sur eux-mêmes, il «réduit leur affection à un secret

«Les religions prétendent savoir quelque chose qu'elles ne peuvent précisément pas savoir»

SABLE DE LA NATION



CENTRE D'ICONOGRAPHIE GENEVOISE

Jean-Jacques Rousseau à la cathédrale Notre-Dame de Paris.

pas l'incarnation, donc la présence de Dieu parmi les hommes, mais il voit dans la figure de Jésus le modèle parfait de la vie droite. Ce qui est désormais la marque de l'être humain pour Rousseau, c'est la vanité, l'orgueil, l'amour-propre. Et ceci non pas à cause d'un péché originel, mais d'une mauvaise constitution sociale. Or, Jésus, c'est l'archétype de l'homme qui se serait développé sans se laisser pervertir par l'environnement social. Chez lui, estime Rousseau, l'amour de soi n'a pas viré en amour-propre. Par ailleurs, Jésus a apporté une nouveauté radicale: l'idée qu'il n'y a qu'une humanité, donc l'idée de l'universel au sens fort du terme.

Sur un plan plus personnel, que sait-on du rapport intime que Rousseau entretenait à la foi?

Son rapport personnel au religieux est restitué par un texte qu'il écrit tout à la fin de sa vie, la troisième promenade des *Rêveries du promeneur solitaire*. Dans ce passage, il dit très nettement que la fonction de la religion, c'est de lui permettre de «continuer à vivre». A ce moment de son existence, en tout cas, alors qu'il a tout quitté, qu'il vit dans l'isolement et qu'il se sent persécuté, la foi est pour lui un soutien nécessaire à la vie terrestre davantage qu'une promesse pour l'au-delà. C'est ce qui lui permet de faire face et de supporter les épreuves qu'il endure, de ne pas douter devant les attaques de ses amis, bref de supporter l'insupportable. Autrement dit, c'est ce qui lui permet de tenir debout, de ne pas renoncer à la vie. ■

égoïsme», comme Rousseau l'écrit dans une note du livre IV de l'*Emile*. Et pour lui, la paix apparente de l'irréligion est «plus destructive que la guerre elle-même». Elle est la «tranquillité de la mort». Elle rongé le corps social en renforçant la domination des riches sur les pauvres.

Dans la «Lettre à Christophe de Beaumont», Rousseau se décrit comme «un disciple de Jésus». Comment faut-il comprendre cette formule?

Pour lui, adhérer au christianisme, cela veut dire reconnaître la figure de Jésus – et non pas celle du Christ. Rousseau ne reconnaît



MUSIQUE: LE DICO DE LA DISCORDE

Investi par la mission des Lumières, Jean-Jacques Rousseau rédige un dictionnaire de la musique qui lui permet par la même occasion de régler ses comptes avec son rival Jean-Philippe Rameau. Une réédition complète et annotée doit paraître en juin 2012

Au moment de sa parution en 1768, le *Dictionnaire de musique* écrit par Jean-Jacques Rousseau est probablement l'ouvrage le plus complet sur la question. Il représente en tout cas, pour les chercheurs d'aujourd'hui, le meilleur témoin de l'état des connaissances concernant la théorie de la musique au XVIII^e siècle. Coïncidant avec l'année du tricentenaire de la naissance du philosophe genevois, Brenno Boccadoro, professeur à l'Unité de musicologie, et Amalia Collisani, professeure à l'Université de Palerme, se préparent à publier en 2012 aux éditions Slatkine-Champion (Genève-Paris) une réédition complète de l'ouvrage. L'originalité du travail réside dans le fait qu'il contiendra, entre autres, des milliers de notes marginales et

des comparaisons avec les articles parus antérieurement sous la plume de Rousseau dans l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert. Ces éléments sont en effet absents de la précédente réédition du *Dictionnaire de musique* paru en 1995 dans les *Œuvres complètes* de Jean-Jacques Rousseau aux éditions Gallimard.

UNE FENÊTRE INESPÉRÉE

«L'intérêt du *Dictionnaire* est évident pour les musicologues, précise Brenno Boccadoro. Avec ses 906 entrées, il ouvre une fenêtre inespérée sur l'histoire de la musique de l'époque. Il est également un reflet – et une clarification bienvenue – des théories musicales de Jean-Philippe Rameau. Ce compositeur français est le rival irréconciliable de Rousseau dans la bataille que se livraient alors les

nants de la tragédie lyrique, symbole du pouvoir, incarnée par Jean-Baptiste Lully et défendue par Rameau, et les défenseurs de la musique italienne au premier rang desquels se trouvent les philosophes des Lumières, prompts à encenser sa force novatrice.»

Rousseau, qui a toujours voulu faire carrière dans la musique sans jamais y parvenir, entre en contact avec l'art lyrique italien lors d'un séjour à Venise en 1743-1744. Visiteur assidu de l'opéra, il abandonne vite les préjugés importés de France et se prend littéralement de passion pour cette musique dont il loue le génie, l'enthousiasme et la liberté.

De retour à Paris, il termine en 1745 son opéra, *Les Muses galantes*. Il a alors l'occasion de donner une représentation au salon d'un homme très en vue, Monsieur

de la Poplinière. Rameau est présent. Rousseau le connaît, par sa musique bien sûr, mais aussi pour avoir tant souffert en étudiant son *Traité de l'harmonie réduite à ses principes naturels*. A ce moment-là, il le voit encore comme un maître. Cependant, dès que l'orchestre attaque l'ouverture des *Muses*, Rameau est surpris, puis entre dans une colère sourde pour finir par accuser l'auteur de n'être «qu'un petit pillard sans talent et sans goût» de la musique italienne qu'il aurait mélangée à «ce qui se fait de plus mauvais en musique française». Cette accusation de plagiat provoque un ravage psychologique chez Rousseau qui commence à nourrir une haine implacable à l'endroit de son illustre aîné.

En 1749, après avoir essuyé un refus de la part de Rameau, Denis

Diderot demande au philosophe genevois de rédiger les articles sur la musique pour sa fameuse *Encyclopédie*. Il accepte. «*C'est une folie*, note Brenno Boccadoro. *Il doit couvrir l'histoire de la musique depuis l'Antiquité jusqu'au XVIII^e siècle et écrire plus de 363 articles en à peine trois mois.*»

«SOULÉVÉ PAR LA BILE»

Harcelé par son délai de livraison, il rédige à la hâte sans pour autant sacrifier à la clarté du propos. «*Soulevé par la bile*» et l'enthousiasme, il noircit des liasses de papiers jusqu'à les rendre illisibles à d'autres lecteurs que lui. Il puise dans les lexiques comme les dictionnaires de Sébastien de Brossard, de l'Académie, de Trévoux, etc. Il découpe de larges extraits dans les traductions françaises de la *Cyclopaedia* d'Elias Chambers reçues de Diderot et reprend des pages entières dans les mémoires des grands hellénistes de son temps (Pierre-Jean Burette, Louis Jouard de La Nauze, Meibomius...). Il alterne ses incursions entre les écrits – «illisibles» – de Rameau et leur sommaire, plus accessible, réalisé par d'Alembert dans les *Eléments de musique selon les Principes de M. Rameau*.

«*Ce qui est intéressant, c'est qu'à travers ses articles, Rousseau fait la leçon à Rameau*, note Brenno Boccadoro. *Il s'adressera à lui en «musicologue», du haut de son in folio encyclopédique.*»

En 1752, la représentation de *La Serva padrona* de Pergolèse à l'Académie royale de musique à Paris provoque la Querelle des Bouffons, cette joute verbale qui oppose les tenants du classicisme français et ceux de l'opéra-comique venu d'Italie. Rousseau y participe et l'envénime avec sa Lettre sur la musique qui se conclut de manière cinglante: «*D'où je conclus que les Français n'ont point de musique et n'en peuvent avoir ou que, si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux.*» Le monde parisien, on l'imagine, lui en tiendra rigueur pour des siècles.

Après plusieurs échanges, Rameau attaque Rousseau sur

ses articles de l'*Encyclopédie*. Un premier pamphlet, anonyme, est publié en 1755: *Erreurs sur la musique dans l'Encyclopédie*. Il réitère son geste un an plus tard, par une *Suite des Erreurs sur la Musique dans l'Encyclopédie*, en signant cette fois-ci. Les arguments sont toutefois assez faibles. Et, de toute façon, Rousseau a décidé de ne plus répondre directement à ces attaques mais de se défendre via les articles du *Dictionnaire de musique* qu'il a commencé à rédiger. Il écrit d'ailleurs un projet de préface qui démonte méthodiquement la théorie quasi mathématique de Rameau selon laquelle «*tout, dans la musique, est issu de l'harmonie*». Le texte ne sera finalement pas publié sous cette forme mais sera repris dans les différents articles du *Dictionnaire*.

Commence alors la longue gestation de l'œuvre qui, en tenant compte de la rédaction des articles de l'*Encyclopédie* qui seront recyclés, durera en tout pas moins de 16 ans. Une période souvent interrompue par d'autres entreprises. Bien qu'à la fin Rousseau présente son ouvrage comme un corps cohérent, un tout bien lié, le résultat est plus nuancé.

«TRÈS MAUVAISE RAPSODIE»

«*C'est une œuvre multiple*, souligne Brenno Boccadoro. *Un vaste herbier de végétaux divers prélevés dans les régions les plus disparates du grand jardin de l'histoire musicale occidentale. Un travail imparfait que Rousseau a d'ailleurs abandonné prématurément aux éditeurs pour des raisons financières. Il qualifiera plus tard lui-même son travail de «très mauvaise rapsodie». Bref, il n'est pas satisfait.*»

La principale raison de cette imperfection tient au fait que le *Dictionnaire* renferme un certain nombre de contradictions. Rousseau, selon le chercheur genevois, a la mauvaise habitude d'oublier les guillemets, suivant ainsi une «norme» bien partagée en lexicographie. Du coup, on ne sait plus distinguer la pensée du philosophe genevois de celle qu'il em-

prunte à d'autres, dont ses rivaux. On a ainsi parfois l'impression que Rousseau défend les thèses de Rameau, qu'il a combattues avec tant de force, alors que, digne représentant des Lumières, il ne fait que reprendre les théories existantes à son époque en les clarifiant.

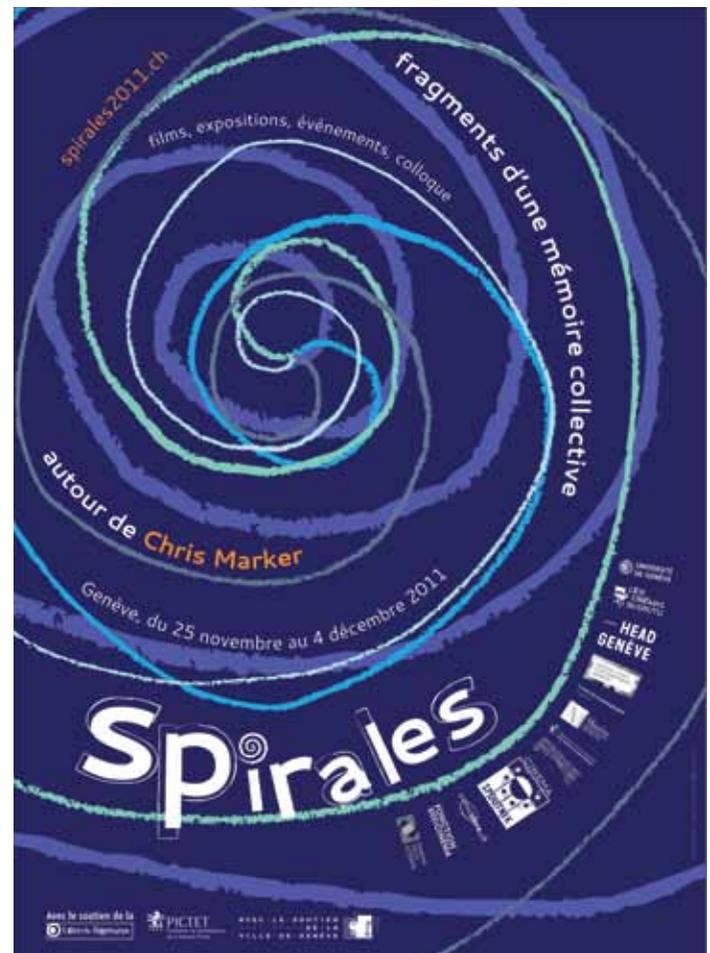
Autre exemple: dans certains articles, Rousseau s'appuie sur les travaux du violoniste italien Giuseppe Tartini pour mieux démolir Rameau. Ce que le philosophe n'a pas vu, toutefois, c'est que Tartini a lui-même compilé les écrits de Rameau et qu'il défend une ligne encore plus mathématique que ce dernier.

Finalement, la longue période de rédaction entraîne une certaine stratification dans l'ouvrage, à savoir que l'auteur ajoute régulièrement des corrections et

se trompe parfois, intégrant dans le dictionnaire des gaffes parfois nuisibles à la crédibilité de l'ensemble.

Cela dit, Brenno Boccadoro refuse de voir dans le *Dictionnaire* une mine d'or pour sottisiers, comme beaucoup l'ont qualifié. «*D'abord, dans la querelle qui l'oppose à Rameau, Rousseau a le dernier mot grâce au Dictionnaire*, explique le musicologue genevois. *Ensuite, le philosophe est un excellent connaisseur de l'histoire de la musique. Il maîtrise plus particulièrement celle de la Grèce antique avec une aisance sans rivales dans bon nombre de milieux académiques actuels. Il a tout lu. Et, finalement, en plus d'écrire de manière très claire, il a emporté l'adhésion du premier véritable musicologue, le plus grand du XVII^e siècle, l'Anglais Charles Burney, qui ne jure que par Rousseau.*» ■

Publicité



LE FABULEUX DESTIN DU DEVIN

L'opéra écrit par Rousseau a connu un succès populaire considérable au moment de sa sortie. Il a rapidement été parodié avant de voyager, sous des titres et des styles différents, de Paris à Saint-Petersbourg en passant par Saint-Domingue et le Québec

La musique de Jean-Jacques Rousseau n'est pas exceptionnelle. C'est ce que pensent nombre de connaisseurs aujourd'hui. C'est également ce dont sont convaincus les tenants du classicisme français du XVIII^e siècle, en premier lieu desquels le compositeur Jean-Philippe Rameau (lire en page 31). Pourtant, dès que *Le Devin du village*, la pièce majeure du philosophe genevois, est produit sur la scène parisienne en 1753, il remporte un succès populaire immédiat. Et ce n'est pas tout. Cette gentille pastorale, qui conte l'histoire d'amour entre le berger Colin et la bergère Colette, connaîtra plusieurs adaptations dont on retrouve la trace dans de nombreux pays en Europe et jusque dans les Caraïbes. Même le jeune Wolfgang Amadeus Mozart s'inspirera d'une parodie du livret de Rousseau pour la composition d'une de ses pièces.

SUCCÈS ROYAL

C'est en tout cas ce que nous apprend une enquête menée récemment par Nancy Riaben, chargée d'enseignement au Département d'histoire de l'art et de musicologie, et ses collègues Anya Leveillé et Mathilde Reichler réunies au sein du collectif de musicologues HorsPortée. Des pérégrinations du *Devin du village*, elles tireront d'ailleurs un spectacle qui sera créé à l'automne 2012 à l'occasion des festivités organisées pour le tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau*. En attendant, en voici les principales étapes.

La première réaction à la pièce, rapportée par Rousseau lui-même, est royale. Louis XV et sa cour assistent en effet, le 18 octobre 1752, à sa première représentation à Fontainebleau. Le lendemain, tout joyeux, le monarque ne cesse de chanter, «*de la voix la plus fautive de son royaume*», les premiers vers de la pièce qui lui trottent dans la tête: «*J'ai perdu mon ser-*



Illustration des «Confessions», livre VIII, dessiné par Monnet, gravé par Helman.

viteur, j'ai perdu tout mon bonheur!» Le roi décide alors qu'une deuxième représentation doit être donnée, «*qui constaterait aux yeux de tout le public le plein succès de la première*».

Sur ce point, Louis XV a le nez creux. Le *Devin* est joué une première fois au Théâtre du Palais-Royal le 1^{er} mai 1753 et, avant la fin de l'année, la comédienne et danseuse Marie-Justine Favart en a déjà créé une parodie: *Les Amours de Bastien et Bastienne*. Écrit en dialecte

populaire, cette adaptation garde le sens premier du texte, tout en le rendant plus réaliste, et reprend des mélodies de chansons connues de l'époque pour jouer sur des allusions et des doubles sens.

DANS LES MAINS DE MOZART

On en retrouve une copie à Vienne dès 1755. Traduite en «bon français» puis en allemand, cette nouvelle version tombe, quelques années plus tard, entre les mains du jeune Wolfgang Amadeus Mozart. Il s'en inspire pour écrire en 1768 – il a 12 ans – son *Bastien und Bastienne*, l'un des tout premiers *Singspiel* de l'histoire de la musique. L'œuvre est produite une seule fois et devra attendre plus d'un siècle avant d'être montée de nouveau.

Pendant ce temps, *Le Devin du village* triomphe à Paris et sur d'autres scènes européennes. C'est le cas notamment à Londres, où l'historien de la musique britannique Charles Burney produit en 1766 une traduction et adaptation anglaise de l'œuvre de Rousseau sous le titre de *The Cunning Man*.

La pastorale de Rousseau est également jouée à la cour de Catherine II de Russie, à Saint-Petersbourg. Selon les musicologues de HorsPortée, cet événement ne serait pas sans lien avec la création d'une œuvre dont l'action se déroule également dans la campagne et dont la thématique est très proche: *Le Meunier-magicien*, créée en 1779 et reprise

par la suite par le compositeur Evstigneï Fomine. «*Cette pièce peut être considérée comme l'un des tout premiers opéras russes de l'histoire de la musique*, précise Mathilde Reichler. *Sa forme, avec l'alternance de texte et de musique, est inspirée de l'opéra-comique français. On perçoit également une influence italienne et, surtout, l'introduction de musique populaire offre une synthèse, unique à cette époque, entre la musique occidentale et la langue russe.*»

DES COLONIES À LA BELLE PROVINCE

Mais *Le Devin du village* ne s'est pas contenté de se balader, sous diverses formes, sur les scènes du Vieux Continent. Six ans à peine après sa création, il traverse l'océan Atlantique et se retrouve, sous la forme d'un «opéra en vaudeville» et sous un titre différent, *Jeannot et Thérèse*, à Saint-Domingue. Le texte est en langue créole, ce qui constitue d'ailleurs un témoignage rare de la langue parlée à

Six ans à peine après sa création, «Le Devin du village» traverse l'Océan atlantique et se retrouve, sous la forme d'un «opéra en vaudeville», à Saint-Domingue

cette époque dans les colonies françaises des Caraïbes. Cette version inattendue du Devin connaît à son tour une popularité assez grande puisque les musicologues ont recensé plusieurs autres représentations sur l'île.

Le Québec est également touché. Un certain Joseph Quesnel, marin et homme d'affaires malouin installé à Montréal, s'est en effet mis dans la tête d'insuffler la passion qu'il cultive pour la musique et les lettres à ses concitoyens de la Belle Province. Il fonde ainsi une troupe de théâtre et crée en 1790 sa «comédie mêlée d'ariettes» *Colas et Colinette ou le Bailli dupé*. La filiation avec le Devin de Rousseau est évidente de par la trame de l'histoire et les prénoms des protagonistes. L'événement n'est pas anodin puisque cette pièce est le premier opéra connu qui ait été composé et représenté au Québec et probablement même dans toute l'Amérique du Nord. ■

*www.horsportee.ch

Publicité

GIF ME iPhone

NOUVEAU:
iPhone 4 POUR
SEULEMENT CHF 1.-*

iPhone 3GS POUR
SEULEMENT CHF 1.-**
12 MOIS DE CONTRAT



Apple iPhone 3GS



Apple iPhone 4

**GIF
ME
MORE**



Sunrise

SUNRISE.CH/MTV

POUR
TOUS LES
MOINS DE
26 ANS

SMS, MMS
SURF
APPELS VERS
SUNRISE MOBILE
ILLIMITÉS

MTV MOBILE
NEXT
POUR
SEULEMENT
CHF 29.-
PAR MOIS

* iPhone 4 (8GB) pour CHF 1.- au lieu de CHF 548.- sans abonnement mobile. Pour toute nouvelle souscription à MTV mobile next, 24 mois.
** iPhone 3GS pour CHF 1.- au lieu de CHF 448.- sans abonnement mobile. Pour toute nouvelle souscription à MTV mobile next, 12 mois.
Carte MicroSIM de CHF 40.- non comprise. Détails des tarifs sur sunrise.ch

POUR UNE SCIENCE VERTE

Le philosophe genevois, contrairement à une idée reçue, ne condamne pas la science. Il en critique son application à des fins utilitaires, potentiellement nuisible à la nature. Par ailleurs, il s'est intéressé de près à des disciplines comme l'optique et la chimie

La première opinion exprimée par Jean-Jacques Rousseau sur les sciences paraît en 1750 dans son *Discours sur les sciences et les arts*. Ce texte, écrit dans le cadre du concours de l'Académie de Dijon, devait répondre à la question de savoir «si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs». En désaccord total avec cette proposition, Rousseau attaque la thèse largement admise à son époque que la science et le progrès sont la cause nécessaire du bonheur. Il y revient d'ailleurs aussi dans la préface du *Narcisse*. Depuis, le philosophe a souvent été considéré comme un penseur condamnant la science et, pire, invitant à s'en détourner. Or, ce n'est pas le cas, affirme Martin Rueff, professeur au Département de langue et de littérature française moderne: «Les recherches les plus récentes le prouvent, Rousseau s'est intéressé de près à plusieurs disciplines scientifiques: les mathématiques, l'optique et la chimie et la botanique. S'il n'a fait qu'étudier la première, il est allé plus loin en ce qui concerne les autres et ses réflexions ont même permis de faire avancer un peu les connaissances de l'époque dans ces matières.»

SE MOUVOIR POUR VOIR

Au XVIII^e siècle, l'optique est une science qui progresse beaucoup, notamment grâce aux travaux d'Isaac Newton, rassemblés dans son ouvrage *Opticks*, paru en 1704. Tandis que le savant anglais s'intéresse principalement à la nature de la lumière, à ses couleurs et au phénomène de diffraction, Rousseau, lui, se penche sur la vision chez l'homme et plus particulièrement le fonctionnement de l'œil. Il tente notamment de répondre à des questions, propres à son époque, comme celle de savoir si l'œil d'un enfant voit immédiatement la distance ou la taille des objets ou s'il faut le lui apprendre. Et dans ce dernier cas, comment éduquer un œil à voir? Dans un article intitulé *Apprendre à voir: l'optique dans la théorie de l'homme*, paru dans le livre *Rousseau et les sciences* (L'Harmattan, 2003), Martin Rueff rappelle l'hypothèse émise par le philosophe genevois, selon laquelle, pour qu'un enfant apprenne à voir, il faut l'obliger à se mouvoir. Et il estime que jouer à la balle est

encore le meilleur moyen de développer le sens de la vision. L'hypothèse s'est par la suite avérée correcte et a notamment été confirmée par les phénoménologues au XX^e siècle.

Rousseau prendra également part au débat appelé le «problème de Molyneux». Ce dernier consiste à savoir si un aveugle de naissance, recouvrant soudainement la vue, serait capable d'identifier rien qu'en les regardant les différentes formes qu'il avait apprises à distinguer auparavant par le seul toucher (sphère, cube, etc.).

«Les savants se demandaient s'il existait une sorte de sixième sens permettant aux différents sens de communiquer les uns avec les autres, précise Martin Rueff. Les données acquises par le toucher seraient ainsi transmises à la vision même chez un non-voyant. Il se pourrait, au contraire, que ce lien ne soit pas automatiquement établi et qu'un aveugle se retrouverait démuné s'il recouvrait miraculeusement la vue.»

Cette question divise les philosophes du XVIII^e siècle, les tenants du courant sensualiste (qui prétend que les sensations sont à l'origine de toutes nos connaissances) et ceux du courant intellectualiste (selon lequel c'est l'esprit qui combine les informations fournies par les sens).

Rousseau a également suivi les cours «publics» de chimie donnés dans les Jardins du

Palais royal des plantes médicinales à Paris, notamment ceux dispensés par Guillaume-François Rouelle, l'un des plus grands chimistes de son époque. Sur la base de ces conférences et de ses lectures, le philosophe genevois, fidèle à son habitude, a écrit un livre qui s'appelle institutions chimiques. Véritable traité de chimie, cet ouvrage, dont le manuscrit imposant peut être lu de différentes manières. Comme un manuel scientifique, d'abord, mais aussi comme un modèle d'un livre que Rousseau n'a finalement jamais réalisé mais auquel il a rêvé lors de son séjour à Venise et qui se serait appelé les «Institutions politiques».

ENTRE L'UN ET LE TOUT

«Dans ce livre, Rousseau utilise un vocabulaire qui pourrait faire penser, selon le philosophe français Bruno Bernardi, qu'il y a des ponts entre la chimie et la politique, estime Martin Rueff. Par exemple, la manière de penser le phénomène de la dissolution d'un élément dans un mixte, qui fonctionne avec certaines substances et pas avec d'autres, n'est pas sans rappeler le rapport existant entre la volonté générale et individuelle en politique, rapport dans lequel un élément, le citoyen, est confronté à un tout, la cité.»

Cette question entre l'un et le tout, poursuit le professeur, les chimistes du XVIII^e se la sont posée sérieusement. Lorsqu'on dissout du sucre dans l'eau, par exemple, quel est le destin du sucre et peut-on encore trouver de l'eau pure dans le «mixte»? Peut-on séparer de nouveau les deux substances et revenir au point de départ? Rousseau, parlant des alliages métalliques, estime qu'il n'est pas possible de remonter aux «simples». Pour lui, malgré tous les efforts de purification, il restera toujours des parcelles de l'autre matière issue du mélange initial. En d'autres termes, on ne retrograde pas, tout comme on ne retourne pas de l'état social à l'état de nature, de l'homme civil à l'homme naturel. C'est la thèse fondamentale du philosophe.

«De ces deux exemples, l'optique et la chimie, il n'est toutefois pas possible de déduire que Rousseau est un philosophe «dur», comme l'ont écrit les chercheurs américains et canadiens Roger Masters et

«Il a une intelligence si pénétrante qu'il est capable d'identifier immédiatement le point faible d'une discipline scientifique, exactement comme il le fait avec les doctrines politiques»

Une année pour penser avec Rousseau

Cours ouverts au public, entretiens, conférences et colloque: tel est le programme des événements organisés par l'UNIGE pour commémorer le tricentenaire de la naissance du «Citoyen de Genève»

Faire entendre l'œuvre de Rousseau dans l'espoir de dépasser les lieux communs et les évidences mornes qui l'entourent: c'est l'objectif que s'est fixé l'UNIGE à l'occasion du tricentenaire de la naissance du penseur. Pour ce faire, une série de cours ouverts au public est proposée tout au long de l'année 2012. Entre ces lectures, plusieurs chercheurs venus d'horizons variés débattront de l'actualité de la pensée de Rousseau dans le cadre des «Entretiens Jean-Jacques Rousseau». Des colloques et des conférences complètent le programme.

Cours ouverts au public

Semestre d'automne 2011-2012

- ▶ Lecture suivie de *l'Emile*, par le prof. Martin Rueff. Les mercredis, jusqu'au 21 décembre 2011, de 18h15 à 20h, Uni Bastions, auditoire B106
- ▶ «Tout autour de Rousseau: la vie intellectuelle au temps des Lumières», par le prof. Michel Porret. Les jeudis, jusqu'au 31 mai 2012, de 16h à 17h, Uni Bastions, salle B111
- ▶ «Le chien de Rousseau: l'affaire infernale Rousseau/Hume», par le prof. Pascal Engel. Les mardis, jusqu'au 20 décembre 2011, de 10h à 12h, Uni Bastions, salle A 206 (Aile Jura)

- ▶ «L'état de Nature. Avant Rousseau: Démocrite, Platon, Aristote», par Curzio Chiesa (séminaire ouvert au public). Les jeudis, jusqu'au 21 décembre 2011, de 8h à 10h, Uni Bastions, salle B105

Semestre de printemps 2012

- ▶ Lecture suivie de «Julie ou la nouvelle Héloïse», par le prof. Martin Rueff. Les mercredis, du 22 février au 30 mai 2012, de 18h15 à 20h, Uni Bastions, auditoire B106
- ▶ «Tout autour de Rousseau: la vie intellectuelle au temps des Lumières», par le prof. Michel Porret. Les jeudis, jusqu'au 31 mai 2012, de 16h à 17h, Uni Bastions, salle B111
- ▶ «Introduction à la philosophie politique de Jean-Jacques Rousseau», par Bernard Baertschi. Les mardis, du 28 février au 31 mai 2012, de 12h à 14h, Uni Bastions, salle B111
- ▶ «L'état de Nature. Rousseau et après: Kant, Rawls», par Curzio Chiesa (séminaire ouvert au public), les jeudis, du 22 février au 30 mai 2012, de 8h à 10h, Uni Bastions, salle A109
- ▶ «Penser la théorie harmonique au temps des Lumières», par le Brenno Boccadoro. Les lundis, du 27 février au 28 mai 2012, de 10h à 12h, Uni Bastions, salle B212a
- ▶ «L'opéra-comique et sa diffusion européenne au XVIII^e siècle», par le Prof. Georges Starobinski. Les mercredis, du 22 février au 30 mai 2012, de 12h à 14h, Uni Bastions, salle B212a

Semestre d'automne 2012-2013

- ▶ Lecture suivie de «Les Rêveries du promeneur solitaire», par le prof. Martin Rueff. Les mercredis, du 19 septembre au 19 décembre 2012, de 18h15 à 20h, Uni Bastions, Auditoire B106

Entretiens Jean-Jacques Rousseau

- ▶ Les «Entretiens Jean-Jacques Rousseau» ont lieu les mercredis de 18h15 à 20h, à l'Auditoire B106 d'Uni Bastions.
- ▶ «Rousseau et les sciences», le 16 novembre 2011. Avec Bernadette Benseau-Vincent et Gabrielle Radica. Modérateur: René Sigrist
- ▶ «Rousseau et l'économie», le 14 décembre 2011. Avec Catherine Larrère et Céline Spector. Modérateur: Yves Vargas
- ▶ «Rousseau et la théologie politique», le 29 février 2012. Avec Blaise Bachofen et Ghislain Waterlot. Modérateur: Maria-Cristina Pitassi
- ▶ «Rousseau et l'amour», le 28 mars 2012. Avec Alain Grosrichard, Patrick Hochart et Elena Pulcini. Modérateur: Martin Rueff
- ▶ «Rousseau, les relations internationales et la guerre», le 25 avril 2012. Intervenants et modérateur à définir
- ▶ «Rousseau et la nature», le 23 mai 2012. Intervenants et modérateur à définir

- ▶ «Rousseau et l'éducation», le 20 juin 2012. Intervenants et modérateur à définir
- ▶ «Rousseau et la République», le 19 septembre 2012. Intervenants et modérateur à définir
- ▶ «Rousseau, la musique et les spectacles», le 17 octobre 2012. Intervenants et modérateur à définir
- ▶ «Rousseau, le langage et les signes», le 14 novembre 2012. Intervenants et modérateur à définir
- ▶ «Rousseau et Genève», 12 décembre 2012. Intervenants et modérateur à définir

Conférences et colloque

- ▶ «L'enfant au centre! La fortune conflictuelle d'une visée inspirée de Rousseau (1762-2012)», conférence du prof. Charles Magnin, vendredi 3 février 2012, de 17h à 18h30, Uni Mail, salle MR380
- ▶ «Dire la vérité», conférence de Martin Rueff et leçon d'ouverture du semestre de printemps, mardi 21 février 2012, 18h30, Uni Dufour, auditoire Piaget
- ▶ «Rousseau, le droit et l'histoire des institutions», colloque organisé par la Faculté de droit, du 12 février au 14 septembre 2012, Uni Mail

Information et contact:
www.unige.ch/rousseau2012
 et rousseau2012@unige.ch

ROUSSEAU DANS LA MÉMOIRE DU MONDE

Les collections Rousseau de Genève et de Neuchâtel ont été inscrites en mai dernier au registre «Mémoire du monde». Une mesure qui devrait faciliter tant la restauration que l'accès du public à ces documents souvent uniques au monde

C'est le 26 mai dernier que Rousseau a fait son entrée officielle dans la «Mémoire du monde». Ce jour-là en effet, les collections Jean-Jacques Rousseau de Genève et de Neuchâtel ont été inscrites à ce prestigieux registre de l'Unesco, qui est l'équivalent documentaire du fameux «Patrimoine mondial de l'humanité». L'événement est de taille dans la mesure où c'est la première fois qu'un dossier présenté par la Suisse accède à ce registre dont la vocation est de valoriser la diffusion et la conservation de collections d'archives menacées ou exceptionnelles, quand ce n'est pas les deux à la fois. Pour les quatre institutions impliquées dans le projet*, la nouvelle tombe en tout cas à point nommé. A la veille des commémorations liées au tricentenaire de la mort du philosophe, ce coup de pouce bienvenu permettra non seulement de faciliter la conservation de ces documents parfois uniques au monde, mais également de les rendre accessibles à un plus large public.

«L'initiative du projet revient à Jean-Charles Giroud, le directeur de la Bibliothèque de Genève, explique François Jacob, qui porte la double casquette de conservateur de l'Institut Voltaire et de secrétaire général de la Société Jean-Jacques Rousseau. C'est lui qui a eu l'idée de réunir les fonds de Rousseau existant à Neuchâtel et à Genève afin de présenter à l'Unesco un dossier commun.»

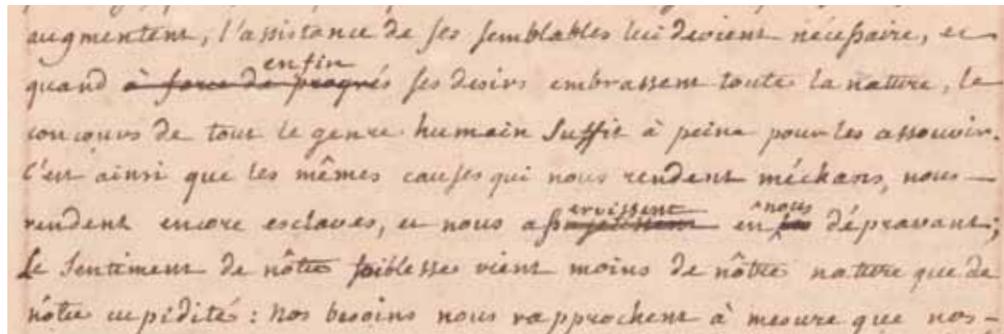
Les documents concernés sont exceptionnels à plus d'un titre. En premier lieu, parce qu'ils représentent environ 75% du patrimoine rousseauiste connu aujourd'hui. D'autre part, parce qu'ils forment un ensemble d'une très grande cohérence dans la mesure où ils concernent pour leur immense majorité une période précise, celle des vingt dernières années de la vie de Rousseau.

On y trouve de très importants manuscrits (dont ceux des *Rêveries du promeneur solitaire*, d'*Emile*, des *Confessions* et des *Dialogues*), une collection iconographique unique au monde, des imprimés rarissimes, une multitude de lettres

ainsi que de très nombreux ouvrages critiques sur l'œuvre de Rousseau. Du côté des arts plastiques, il faut encore y ajouter le masque mortuaire réalisé par Jean-Antoine Houdon sur le lit de mort de Rousseau.

Pour se faire une idée de la valeur marchande de cet ensemble, il faut savoir qu'en 2009, le brouillon de la lettre 19 de la troisième partie

d'accéder aux documents par le biais d'un catalogue de bibliothèque tel que Rero, d'éviter de trop nombreuses manipulations et de faciliter l'accès à ce patrimoine depuis l'étranger, confirme François Jacob. Nous avons en effet de nombreuses demandes qui proviennent aussi bien de l'Amérique du Sud, où on est très fervent du Rousseau politique et du Rousseau botaniste, que du Japon, où l'on trouve aujourd'hui



Détail du manuscrit du «Contrat social» conservé à la Bibliothèque de Genève (Ms fr. 225, f. 1 vo-2).
MATHIAS THOMANN/BIBLIOTHÈQUE DE GENÈVE

de la *Nouvelle Héloïse* a été vendu aux enchères pour une somme dépassant 200 000 euros.

«Le fait d'être inscrit au registre «Mémoire du monde» constitue pour nous une bouffée d'oxygène, explique François Jacob. Dans une collection d'une telle importance, il y a en effet toujours des zones d'urgence en matière de conservation. Des manuscrits vieux de deux siècles sont par définition fragiles, il faut donc des moyens importants pour les protéger. Les éditions originales nécessitent également des travaux de restauration réguliers, ce qui est également coûteux. Sans l'appui de l'Unesco, nous aurions évidemment traité ces problèmes, mais plus lentement.»

Le surcroît d'attention dont profitent les collections Rousseau grâce à l'Unesco devrait même permettre d'aller plus loin en procédant au catalogage et à la numérisation de l'ensemble des pièces. «C'est encore de la musique d'avenir mais la numérisation permettrait à la fois

quelques-uns des plus grands spécialistes de l'œuvre musicale de Rousseau.»

Quant au public, il pourra découvrir un premier aperçu du contenu de ces collections au travers de plusieurs expositions prévues l'an prochain dans le cadre du programme 2012 *Rousseau pour tous*, dont François Jacob est coorganisateur. Pour que le soufflé ne retombe pas avec la fin des commémorations, une grande exposition thématique consacrée à Rousseau sera par ailleurs organisée tous les trois ans à partir de 2012 par la Bibliothèque de Genève et la Société Jean-Jacques Rousseau. A vos agendas. ■

* Pour Genève: la Bibliothèque de Genève et la Société Jean-Jacques Rousseau. Pour Neuchâtel: Bibliothèque publique et universitaire et l'Association Jean-Jacques Rousseau.
www.ville-ge.ch/culture/rousseau